

Trois écrivains de l'éveil libertaire

F RÉQUENTE est, dans la littérature, la référence à l'anarchie comme expression d'un anticonformisme radical. Et, dans un ailleurs politique mal intentionné, tout aussi répandu demeure son corollaire, à savoir l'assertion que l'anarchie ne serait, finalement, qu'une esthétique du désastre et de la subversion généralisée. Évidemment réductrice, cette double vision offre au moins l'avantage de pointer deux vérités de base : le goût immodéré que les anarchistes manifestent pour la littérature et, quand ils s'y livrent, leur volonté de ne jamais séparer l'écriture de la vie. Cette vie qu'il faut absolument changer, comme il faut absolument transformer le monde.

Au risque de la confusion bibliographique, c'est précisément cette idée de la non-séparation que nous avons souhaité traduire en adoptant pour titre de cet ouvrage *L'Écriture et la vie*, directement inspiré d'un célèbre livre de Jorge Semprun. Précisons : si, dans *L'Écriture ou la vie* [1], tout était dans le « ou » – autrement dit, pour Semprun, dans l'évocation d'un temps où se posa à lui la question du choix, tranché par le silence, entre écrire sur l'expérience concentrationnaire ou vivre une vie désencombrée de l'horreur mémorielle [2] –, dans celui des trois auteurs qui font la trame de ce livre, tout est dans le « et », c'est-à-dire dans la permanente jonction entre l'acte de vivre et l'action d'écrire, entre la contingence et la transcendance, entre le « je » et le « nous », entre l'engagement et le dégageant. Comme si, pour eux, et chacun à leur manière – éminemment singulière –, vivre et écrire procédaient d'une même nécessité vitale, d'une même quête de transformation, d'un même mouvement d'éveil à la conscience.



Chacun à leur manière, insistons... Car si Stig Dagerman (1923-1954), Georges Navel (1904-1993) et Armand Robin (1912-1961), nos trois inspirateurs, ont cherché, leur vie durant, les mots pour dire l'essentiel de leur propre vécu, mais aussi celui de leurs frères en humanité, ils l'ont fait sous des formes et dans des registres très différents. Le premier, journaliste et romancier, fut un écrivain de l'inquiétude et du paradoxe. Le deuxième, mémorialiste, un prosateur de la dignité ouvrière et de l'homme non divisé. Le troisième, poète, un tourmenteur de langage et un contempteur de la fausse parole.

Ce qui les réunit, outre l'extrême sincérité de leur démarche, c'est le rapport personnel, existentiel, presque charnel, que chacun des trois entretint avec l'anarchisme. Dagerman milita dans les rangs de la Sveriges Arbetares Centralorganisation (SAC), organisation syndicaliste libertaire suédoise, et fut rédacteur des pages culturelles de son quotidien *Arbetaren*. Navel parcourut en prolétaire – et sans éblouissement – tout le spectre de l'anarchie, de l'anarcho-syndicalisme à l'individualisme, variantes comprises, en y puisant quelques raisons de préserver sa voix de libertaire atypique. Robin, cet endehors par excellence, rencontra les anarchistes en des temps patriotiques où *Le Libertaire* s'honora d'ouvrir ses colonnes à un frère en dissidence condamné au silence. Chacun d'entre eux trouva dans l'anarchie une fraternité agissante qu'aucun enfermement ne vint jamais dévoyer, et plus encore une manière intime d'être au monde. Il est vrai que Dagerman, Navel et Robin n'étaient pas du genre à troquer leurs doutes contre un quelconque catéchisme révolutionnaire, aussi libertaire fût-il. Trop attachés à leur propre liberté de création pour se muer en vulgaires propagandistes. Trop enclins au pessimisme historique pour croire aux lendemains qui chantent. Trop libres pour accepter les clôtures. Pour eux, l'anarchie fut sans doute une façon de se relier, sans se renier, aux échos multiples d'une conscience irréductiblement méfiante des pouvoirs. D'où qu'ils viennent.



¹ Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994.

² Précédé et suivi de nombreuses variations sur la même thématique, ce livre prouve *in fine* que, pour Jorge Semprun, ce « ou » ne fut heureusement que transitoire. Entre-temps, il s'adonna au militantisme clandestin comme dirigeant du Parti communiste espagnol et, après en être revenu, devint scénariste, puis ministre de la Culture du gouvernement Felipe González, mais surtout littérateur de son propre parcours politico-existential, dont chaque étape fut prétexte à un ou plusieurs livres. Sur le sujet, on peut consulter l'ouvrage admiratif que lui a consacré Gérard de Cortanze, *Jorge Semprun, l'écriture de la vie*, Paris, Gallimard, 2004.

Tout compte fait, ces trois semeurs d'étincelles – qui auraient pu se connaître, et même se fréquenter – se sont peut-être lus. On ne sait jamais. Ce qu'on sait, en revanche, c'est que l'idée de les réunir en un même volume n'a rien d'incongru. Elle serait plutôt évidente. Humainement, littérairement et anarchiquement évidente. Car, à travers leurs textes, tout se mêle et se croise : l'analyse, l'essai, l'écriture poétique, la chronique des jours, le refus de la subordination. Avec, parfois, une même prédisposition au vertige, ce vertige des mots simplement énoncés pour faire empreinte dans la glaise des convenances et des certitudes de leur temps.

Chez Dagerman, Navel et Robin, c'est un même souffle qui porte, une même lumière qui point, une même musique qui monte comme autant de preuves de l'esprit libertaire qui les animait, mais aussi comme une commune volonté d'hommes libres de résister aux diverses mécaniques de l'enthousiasme qui enserrèrent les auteurs progressistes de leur temps. Pour le reste, diverses sont les sources d'inspiration qui les animèrent et les routes qu'ils empruntèrent. Aussi diverses que peuvent l'être les voix de l'anarchie, dont l'unité ne peut naître que du multiple. Le camusien suédois finit par se perdre dans le succès, qui devint sa camisole psychologique. Le trimardeur lorrain réécrivit incessamment le même livre, avec chaque fois des tirages plus étriqués. Le décrypteur breton s'entêta à épuiser son moi dans la parole des autres, jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Trois destins, en somme, de ceux qui nous touchent. Parce qu'ils disent que, « si ce n'est pas assez d'être un témoin », comme l'affirma Victor Serge, c'est déjà beaucoup de résister, par la plume, au déferlement des mensonges de son temps et à l'amnésie qui guette. Cette leçon-là, convenons-en, est plus que jamais vivante. Il ne manque que des écrivains de la trempe de Dagerman, Navel et Robin pour l'appliquer à la désolante époque que nous vivons.

Freddy Gomez